



La conception du travail et appréciation du paysage dans l'oasis saharienne

Vincent Battesti

► To cite this version:

Vincent Battesti. La conception du travail et appréciation du paysage dans l'oasis saharienne. Muséum national d'histoire naturelle. Conférences de la Société des amis du Muséum national d'histoire naturelle et du Jardin des Plantes, Nov 1996, Paris, France. pp.7, 1996. <halshs-00142797v2>

HAL Id: halshs-00142797

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00142797v2>

Submitted on 16 Sep 2011

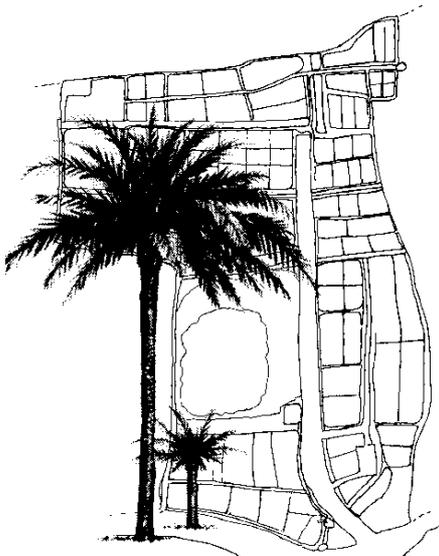
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Résumé de la conférence au Muséum national d'histoire naturelle
du samedi 16 novembre 1996 - Vincent Battesti

La conception du travail et appréciation du paysage dans l'oasis saharienne



Le Sahara est le plus vaste désert au monde. Mais ces grandes étendues de roches et de sables sont constellées de points ou de traînées vertes : les oasis. Des oasis existent ailleurs qu'au Sahara, en fait sur les cinq continents. Elles représentent sur le globe, pour celles qui sont plantées en palmiers dattiers, près d'un million d'hectares et font vivre directement entre 7 et 10 millions de personnes. Encore que cela dépende de ce que l'on appelle oasis. Il est tout à fait pertinent de considérer la vallée du Nil comme une oasis ; toute la population est concentrée dans cette vallée, soit plus de 60 millions de personnes.

Il faut ajouter à ces populations d'oasis celles qui en vivent partiellement (pasteurs nomades par exemple), celle des oasis sans palmier, celles des oasis en zones continentales à hiver froid (Asie centrale, Chine), etc.

Historiquement, l'idée de l'oasis à palmiers viendrait du lieu de domestication du dattier qui est le golfe Persique. Les plus vieilles oasis que l'on connaisse sont des vieilles civilisations mésopotamienne (entre le Tigre et l'Euphrate) et nilotique. Ces vallées d'anciens peuplements sont des formes d'oasis, mais il en existe de bien plus petites qui ne dépassent pas le millier d'habitants. Ces dernières ont une histoire différente puisqu'elles sont souvent nées des routes transsahariennes médiévales, notamment du commerce de l'or, du sel, des esclaves et autres denrées entre l'Afrique du Nord et les empires noirs de la zone soudanaise. Pour servir de relais à ces longues traversées des caravanes, des organisations commerciales ont mis en place ces oasis en important une main-d'œuvre servile. Il en a été de même sur la route de la soie à travers l'Asie. Le commerce transsaharien de l'or a périclité au XVI^e et XVII^e s., mais les caravanes n'ont disparu qu'avec l'avènement du camion au XX^e s. En dehors du critère historique, il existe aussi beaucoup de facteurs de variation en rapport au fonctionnement de l'oasis ; plus ou moins liée à un élevage, plus ou moins cultivée en palmier ou en fruitiers, en cultures industrielles (comme le henné, le tabac), plus ou moins complexe quant au moyen de se procurer l'eau et la répartir.



Les oasis sont des systèmes de production intensifs d'une grande complexité et toujours en équilibre fragile : elles ne peuvent exister sans l'homme. Ce sont aussi des modèles de systèmes de production extrêmement performants dans les zones désertiques voire les steppes, des milieux marqués par l'aridité.

Avant d'être des écosystèmes complexes, les oasis sont des paysages fortement marquants, surtout pour nos imaginaires européens, et peuvent cristalliser des représentations très contradictoires. Un même milieu, un paysage, l'oasis en l'occurrence, peut concrètement ne pas être vu, perçu, de manière identique par diverses personnes. Comme si cet objet-système montrait des visages différents ou plutôt comme si selon ses origines, ses préoccupations, ses intérêts, on lui trouvait des visages différents. À ce point différents dans le cas présent, qu'ils en deviennent opposés, ce qui est troublant quand j'attribue à ces « regardeurs » le statut d'acteur social du monde oasien, c'est-à-dire prenant une part importante, passive ou active, dans l'évolution de ce milieu.

Les oasis frappent nos imaginaires et cela dès l'enfance. Qui n'a lu par exemple « *Tintin au pays de l'or noir* » ? Là, l'oasis se résume à deux palmiers et une flaque d'eau. Est-ce vraiment cela l'oasis ? J'ai rencontré des touristes européens à Tozeur en Tunisie qui me demandaient en toute bonne foi, c'est le cas extrême, où ils pouvaient voir une oasis. Alors qu'ils se trouvaient précisément dans une oasis, une très belle oasis d'un millier d'hectares de plantation. Cependant, ils ne la voyaient pas, car ils s'attendaient à ce qu'elle soit perdue dans les sables et ressemblant à celles de Tintin. C'est cette représentation minimaliste de l'oasis qu'il leur faut trouver pour voir la « vraie » oasis. Un peu moins pittoresque, mais beaucoup plus classique, est la perception touristique. L'oasis serait alors une vaste forêt sauvage de palmiers qui procure aux habitants de ces heureuses contrées eau et fruits à volonté. Les agences de voyages d'ailleurs jouent beaucoup sur cette image ainsi que des guides complaisants.

C'est ici que se fait le lien avec le travail. Dans le vocabulaire courant, en français, on utilise le terme « oasis » dans le sens de petit éden terrestre, une oasis de bonheur, de repos, le havre de paix. Un éden qui sous-entend comme celui des Écritures saintes, une abondance, on tend le bras pour cueillir sa nourriture. L'effort se limite à cela. Cette représentation évacue complètement l'idée du travail ; le travail, surtout celui de la terre, n'est-il pas pour les judéo-chrétiens une malédiction depuis les temps de la Genèse ? N'est-il pas écrit « *Le sol sera maudit à cause de toi ; c'est avec peine que tu en tireras ta nourriture* » depuis que l'homme fut chassé du paradis terrestre ? Ainsi, naturellement l'oasis correspond à un paysage spontané sans agriculture. L'image déteint sur la réalité locale. De la même manière que des vacanciers européens pensent le climat forcément agréable et se vêtent légèrement au milieu de l'hiver.

Ces oasis sont perçues comme sauvages, un peu comme nos forêts en France (ce qui est encore une erreur). Et pourtant, à y regarder d'un peu plus près, on remarque vite qu'il y a dans la palmeraie des jardins cloisonnés, avec des cultures basses, légumes, fourrages... Le sol est retourné, le plus souvent à la main, il y a des semis, de l'entretien, des récoltes, bref tous les signes d'une agriculture. Une agriculture grande consommatrice de main d'œuvre. À Tozeur, dans la région du Jérid, c'est près d'un millier d'hectares qui sont plantés en palmiers dattiers, pour cette seule palmeraie.



« Planté », car effectivement chaque palmier d'une oasis (sauf accident) est planté, et non issu d'une graine tombée au sol ou semée par l'homme. Le palmier dattier possède deux types de reproduction, une sexuée (par la graine contenue dans le fruit, dans la datté) et une reproduction asexuée ou végétative par rejet. Sans l'intervention de l'homme, les rejets poussent à la base du pied mère formant finalement un bouquet d'arbres, mais l'agriculteur sépare le rejet quand il est encore assez jeune pour le replanter (ou le vendre d'ailleurs). Pourquoi utilise-t-on cette reproduction par rejet ? C'est que le rejet sera strictement identique au pied mère, de sexe et en qualité, car de même patrimoine génétique. C'est le seul moyen d'être certain de planter un pied femelle (1 à 2 pieds mâles pour 100 pieds femelles suffit amplement) et aussi de retrouver une qualité de fruit, celle de la variété. En fait de variété cultivé, un cultivar donc, il s'agit à proprement parler de clones. Un palmier « sauvage », issu de graine, n'intéresse pas les agriculteurs oasiens, car il est non maîtrisé, l'aléatoire intervient de manière trop évidente, les fruits sont beaucoup moins appréciés.

Bref, avec à Tozeur, 1 000 hectares de palmiers plantés, à raison d'une densité d'environ 300 pieds à l'hectare en moyenne, le calcul est rapide, cela fait 300 000 palmiers. Et chacun de ces 300 000 dattiers doit dans l'année avoir été escaladé par l'agriculteur deux ou trois fois pour la pollinisation des fleurs femelles au printemps (le *dhokar*), pour les variétés les moins rustiques on grimpe une autre fois en juillet pour suspendre les régimes (l'*imferza*) afin d'éviter que la hampe du régime ne casse sous le poids des dattes et une, deux voire trois fois à l'automne pour la récolte. Ce seul exemple donne une idée de ce que l'oasis doit absorber de travail.

Une autre explication du trouble que les Européens peuvent avoir vis-à-vis de cette forme d'agriculture est l'habitude qu'ils ont de distinguer l'*ager* du *sylva*. L'*ager*, les espaces cultivés, labourés, semés et récoltés en masse et le *sylva*, les espaces arborés. Ou encore chez nous en Europe, ce sont les champs qui ont mangé la forêt, le domestique qui a pris le pas sur le sauvage. Cette dichotomie ne fonctionne plus ici puisque le sauvage au Sahara, c'est le désert, c'est-à-dire rien sinon quelques plantes à pâturer. C'est une dichotomie entre le vide et la domestique forêt de palmiers dattiers. Dans l'oasis, c'est l'*hortus*, les espaces jardinés, qui combine classiquement dans l'organisation oasienne trois strates de cultures superposées : les palmiers, la strate dominante, qui ombragent les arbres fruitiers (pêchers, abricotiers, grenadiers, bananiers, citronniers, orangers, figuiers, cerisiers, pommiers, etc.) ; ces arbres couvrent eux-mêmes les cultures basses en maraîcher (tomates, piments, blettes, carottes, etc.), en céréales (blé, orge, maïs) ou en fourrage (luzerne, sorgho). Ce système est propre à créer un microclimat particulier et favorable à l'agriculture en milieu désertique, intégrant le poids des contraintes naturelles : diminution de l'exposition au soleil, réduction du vent, augmentation de l'hygrométrie... C'est ce que l'on nomme couramment « l'effet oasis ».

Cette imbrication dense de cultures que l'on aurait tendance à séparer dans nos pays a perturbé aussi les agents extérieurs de l'agriculture d'oasis, comme les ingénieurs agronomes, même pour des agents de développement du pays même, par exemple en Tunisie. Comme le touriste, l'agent de développement est pleinement un acteur du monde oasien. Grossièrement, les oasis au Maghreb sont toujours au Sud et le développement, les uni-



versités au Nord (ou sur la côte). Il existe en Tunisie une véritable politique agricole, pour les oasis, d'aménagement, de vulgarisation technique d'autant que dans ce pays les deux grandes régions d'oasis produisent une datte de très bonne qualité exportable et qui plus est, exportée : la *deglet nour*. Cultivar roi et hégémonique sur le marché européen, il intéresse au plus haut point les finances du pays, une des premières exportations en valeur (avec l'huile d'olive, le phosphate...), car elle rapporte alors les devises nécessaires.

C'est en partie ce qui explique cette seconde perception du milieu oasien, l'oasis comme espace à vocation agricole. Mais dans cette représentation, la vocation agricole a tendance à être exclusive. On confond alors intérêt ou volonté de l'État (en matière de production et développement) et une réalité plus nuancée. Car en ne voyant là que des terres agricoles, dire que « l'agriculteur cherche à maximiser ses profits » peut sembler une évidence. Et de réfléchir alors au moyen de rendre plus productive cette agriculture. Ce qui, bien entendu, n'est pas du tout un mal en soi, mais le développement, si je puis me permettre, repose sur une hypothèse, une proposition de départ loin d'être justifiée. Dans cette région, l'État possède ses propres plantations qui sont des palmeraies à part entière, isolées des autres, héritières directes souvent des plantations coloniales et qui se veulent être rationnelles, dans le même esprit que celles des colons : palmiers plantés en lignes, densité des pieds fixée à 100 à l'hectare, un seul cultivar de dattier cultivé (la *deglet nour* sur les 300 environ que compte la région), introduction de la mécanisation. Elles devaient aussi être une sorte de vitrine et de palmeraies de démonstration pour les agriculteurs locaux. Les espoirs de changements ont été déçus, car les objectifs des uns et des autres, de l'État et des agriculteurs d'oasis, ne sont pas identiques.

Bien entendu, penser les oasis comme uniquement de vastes espaces de production, une vision disons productiviste dans laquelle ne se reconnaît pas l'agriculture locale, influe sur le contenu des propositions de développement et les moyens de les appliquer. Si au niveau local, les instances du développement agricole comprennent parfois la situation des oasis, néanmoins elles ont des objectifs à tenir vis-à-vis des injonctions ministérielles. D'autant qu'un fonctionnement par plan dans un pays jacobin a tôt fait d'annuler les efforts d'adaptation du regard.

Seulement, entre l'oasis éden terrestre et l'oasis productiviste, la réalité a un peu de mal à trouver sa place. Ou plutôt sa place est faite, mais elle n'a que peu de voix pour se faire entendre. Comment les oasiens, ceux qui travaillent cette oasis, les jardiniers sous les palmiers pensent-ils leur travail ? Comment conçoivent-ils cet espace des jardins ? Comment envisagent-ils leur production agricole ?

Nous avons donc ces deux perceptions d'un même paysage oasien très contradictoires pour être toutes les deux issues de groupes d'acteurs d'importance. Une vue édéniste et une vue productiviste, l'une minimisant et l'autre maximisant le travail dans l'oasis. Qu'en est-il ? Les jardiniers travaillent-ils ou ne travaillent-ils pas ?

Revenons à l'exemple de ces trois cent mille palmiers de l'oasis de Tozeur (ordre de grandeur). Effectivement cela représente une masse de travail énorme sur l'année et d'autant que le palmier n'est pas la seule plante cultivée. D'après le diagnostic que j'ai effectué sur la région, en terme de masse horaire, le dattier absorbe 30 à 50 % des temps de tra-



vaux sur les cultures. Eux-mêmes, ces temps de cultures ne représentent que disons 50 % du travail agricole, car il y a aussi les travaux de désherbage, de nettoyage, l'irrigation, l'élevage... Par exemple, dans les exploitations entretenues, il est de coutume de retourner chaque année un quart du jardin à la main, muni d'une sape. C'est-à-dire que la palmeraie est entièrement retournée tous les quatre ans, sauf pour les zones abandonnées (au Maroc, dans la vallée du Draa, les parcelles entières sont complètement travaillées chaque année). Contrebalançant cet aspect « productiviste », le pendant de cette masse de travail énorme, sans mécanisation, est l'extrême parcellisation, pulvérisation des propriétés. Dans les vieilles oasis de la région, 40 % des jardins ont moins d'un demi-hectare. Aussi, le grand nombre de propriétés divise d'autant la masse de travail. Mais cela fait aussi encore beaucoup de personnes concernées et effectivement tout le monde à Tozeur ou même dans la région a un pied dans l'oasis, directement ou indirectement par un parent proche. La palmeraie se compose de centaines de jardins juxtaposés comme dans un puzzle, composés des trois strates de cultures. J'utilise de préférence le terme de « jardin », car il s'agit de jardinage vivrier destiné pour beaucoup à l'autoconsommation. Et si l'on se promène dans ces oasis, on a des chances de voir les jardiniers occupés à désherber ou couper quelques salades, mais aussi de manière non négligeable de les trouver en train de siroter leur décoction de thé, à traîner ou discuter avec un voisin. Le soir, on n'y travaille pas (sauf en cas d'irrigation), mais les hommes s'y retrouvent pour boire. Pour boire, le *qasham*, qui est du *legmi* fermenté, alcoolisé donc (le *legmi* est le jus, la sève en fait, du palmier que l'on a étêté). Un feu est allumé, on y fait cuire des fèves et l'on passe la soirée là, à profiter du jardin, de sa fraîcheur. Le jardin est alors un petit éden.

J'ai présenté deux perceptions très contradictoires d'agents extérieurs de l'agriculture oasienne et voilà qu'à propos de concret, de ce que l'on voit, je vous répète la même contradiction : d'un côté beaucoup de travail et d'un autre côté une jouissance du jardin. Alors, le jardin d'oasis est-il un espace de labeur ou un espace de convivialité ? Ce qui en fait peut-être la spécificité est que c'est tout cela à la fois. Comment cela est-il possible ? En Europe, nous distinguons nettement espaces de travail et espaces de loisir.

Cela s'explique par le rapport singulier qu'entretiennent les Jéridi (habitants du Jérid) avec l'oasis. Ce n'est presque pas une métaphore de dire que les Jéridi ancrent les racines de leur identité dans la terre des oasis : posséder des palmiers, une parcelle ne répond pas forcément, loin s'en faut, à une volonté de rente. D'ailleurs, les prix de vente des terrains sont très élevés et sont fixés en fonction non de la surface directement, mais de la valeur de la production annuelle de datte, entre 10 et 20 ans de production. C'est-à-dire une rentabilité de l'investissement plus tardive encore en tenant compte des intrants, du coût de l'eau, du travail... Encore que pour la plupart, il soit difficile d'envisager de vendre une parcelle sur laquelle ses ancêtres se sont échinés pour lui transmettre. De la vente, il résulterait une espèce de honte. C'est en fait, un lien affectif qui lie les oasiens à leurs jardins, car c'est bien plus qu'un simple lieu de production, particulièrement dans les vieilles parcelles et les oasis proches des villages.

C'est un espace de vie, un lieu de vie masculin. Sauf exception (comme les oasis récentes attribuées aux anciens pasteurs nomades), on ne rencontre jamais de femmes dans l'oasis. Bien souvent, même si ce n'est pas pour y travailler, l'exploitant passe tous les



jours sur sa parcelle, laissant la maison du village à la femme et aux vieux. Parfois le jardin est rendu plus agréable par les fleurs (roses, jasmins — un confort visuel et olfactif aussi) ou les arbustes décoratifs. L'aspect du jardin peut rapidement informer sur la plus ou moins grande présence des exploitants. Outre les fleurs, il y a le lit, le feu dont les braises sont toujours actives, le nombre d'objets hétéroclites dispersés autour de la cabane ou à travers la parcelle, les photographies de magazine accrochées : ce sont autant de marqueurs de socialisation du jardin. C'est ici qu'on peut se soustraire à certaines pressions sociales du village, seul ou avec des amis. La consommation de *legmi* fermenté est très fréquente dans les jardins du Jérid. Les oasis rivalisent même entre elles pour la réputation de la meilleure production de cet alcool. Sa consommation se fait quasi-exclusivement dans l'enceinte des jardins et collectivement, parfois au rythme des chants des jardiniers. Le jardin est un lieu de convivialité.

Donc plus qu'un espace de production, le jardin, lieu aussi des relations sociales, répond évidemment à des préoccupations d'ordre esthétique. Il y a de beaux jardins et de moins beaux. Le beau ne correspond pas à du clair, de l'ordonné, à des palmiers alignés. Au contraire même, il n'y a jamais « trop », juste « *barsha* », beaucoup. Ce qui importe est une sensation de profusion, dans l'élément vert, planté, cultivé, que soit disponible tout ce dont on peut avoir besoin. De figues quand c'est la saison, de fèves quand on fait des grillades, de tomates quand les soirées sont chaudes, de pastèques pour se rafraîchir à l'ombre et de l'ombre quand il fait chaud. Cet espace masculin est une sorte de lieu domestique (avec la cabane où l'on dort parfois, le foyer avec le thé dessus, le chien toujours présent) et qui logiquement doit être domestiqué. À la manière des femmes qui chassent le désordre dans la maison, l'herbe, la mauvaise herbe, est coupée et recoupée presque de manière obsessionnelle, une préoccupation esthétique qui s'allie à une nécessité agro-écologique (le problème de l'eau).

Donc, dans cet espace des jardins, je me suis demandé si le rendement, la notion de rendement avait un sens dans les oasis du Jérid. Et c'est une question qui n'est peut-être pas aussi ingénue que cela veut bien paraître. Même si le concept peut parfois être évoqué, le terme rendement n'est pas utilisé et si le mot équivalent existe en arabe littéraire par contre les Jéridi ne le connaissent pas, ce mot n'existe donc pas. On ne présente jamais non plus de chiffre correspondant à une récolte par unité de surface par exemple. On entend parfois « *l'an dernier, j'ai eu 30 dinars avec deux hawaz en blette* (des petites cuvettes de cultures) », mais on ne monte pas au niveau d'abstraction supérieur qui consisterait à exprimer le gain par unité de surface. Encore que les « unités » de mesures en pratique soient infiniment variables en les traduisant en kg ou en m². Cette absence de la notion de rendement a de quoi déconcerter alors que l'agriculteur doit trancher entre différents choix, entre différentes stratégies quant à l'occupation des sols, de l'espace irrigué, d'une surface cultivée qui n'est pas extensive loin s'en faut.

En fait, si l'on pousse la question un peu plus loin, on se rend compte que d'une certaine manière le calcul est proscrit. Si un agriculteur pense faire une culture, il ne prend pas forcément en compte la spéculation possible. L'objectif est plutôt la consommation. Pour comprendre cela, il faut replacer la plupart des exploitations dans un contexte plus de jardinage que d'agriculture productive. Un exemple avec le gombo (le *ganauya*). C'est



un légume très apprécié. Tant qu'il peut valoir en début de saison en juillet jusqu'à 8 DT (40 FF) le kg (un jour de salaire). Pourtant, bien souvent l'agriculteur ne le vendra pas, mais le conservera pour sa consommation personnelle, pour le donner aux voisins, aux gens de passage dans le jardin... sans estimer le moins du monde la valeur marchande perdue du produit, ni le travail, ni l'eau, ni les intrants dépensés. Il suffit de passer dans un jardin au moment de la récolte des dattes à l'automne pour se voir offrir un régime de dattes, et souvent du meilleur cultivar.

De même, les fruits comme beaucoup de légumes sont peu vendus (même si cela augmente au souk). Traditionnellement, cela ne viendra pas à l'idée de nombreux jardiniers. On peut expliquer localement ce système de dons par la religion et se met en place ce cercle curieux : avoir un beau jardin ressort de la grâce de Dieu, pour être agréable à Dieu il faut donner (le don est un des piliers de l'Islam) et donner aussi pour éviter l'*'ain* (le mauvais œil) qui est attiré justement, avec la jalousie, par le beau jardin. Ceci est une explication possible, mais je ne suis pas persuadé non plus que Dieu ait toujours à voir dans les pratiques sociales, sinon dans leur légitimation.

Ces faits sur la notion de rendement et sur le calcul en général qui sont une réalité, ne doivent pas pour autant nous faire croire à un détachement des Jéridi vis-à-vis de l'argent, le sens du commerce est développé notamment sur la spéculation. Quand il s'agit de spéculer sur l'achat et la revente des dattes en gros (j'entends plusieurs tonnes), la générosité n'intervient plus dans la négociation. Ce sont des commerçants. Tout comme avec les touristes quand il s'agit de vendre un tapis. Quant au jardin, un économiste pourrait parler d'aberration économique. Mais pourquoi pas, en fait ? D'après la définition du dictionnaire Le Robert (MicroPoche 1993), le terme « travail » désigne l'« *ensemble des activités humaines organisées, coordonnées en vue de produire ce qui est utile* ». Et produire du social est aussi utile que produire des dattes et des légumes. Dans les oasis sahariennes comme ailleurs.

Tout cela toutefois bouge et n'est pas statique. Quelques agriculteurs installent en dehors des vieilles oasis de nouvelles plantations dans le dessein de spéculation en suivant un peu le modèle colonial.

Mais pour l'instant ces niveaux de perceptions différentes d'un même milieu, l'oasis, du travail qui tire des fruits de la terre, coexistent. Il y a un conflit de représentation et c'est celui qui a le pouvoir qui impose sa représentation (avec un succès variable), touriste ou ingénieur. Pour s'en convaincre, il suffit de voir comment en milieu désertique les installations touristiques détournent l'eau, pour le sanitaire, les piscines. Ces conflits de représentations engendrent des incompréhensions. Des incompréhensions des agents de développement qui ne comprennent pas que des mesures visant à augmenter le rendement de la terre, donc à procurer plus de confort aux agriculteurs ne soient pas adoptées d'emblée, qui ne comprennent que ces agriculteurs ne veulent pas en apparence augmenter la productivité de leur travail, mais aussi des incompréhensions de la part des jardiniers qui s'accrochent à leurs petits jardins tout en voulant bien gagner plus d'argent bien sûr, mais sans saisir que c'est leur relation à leur oasis, à leur milieu, qui devrait changer. Et quant aux touristes, ils sont encore à la merci des mirages des catalogues d'agence de voyages.